

VIVE LA DIFFÉRENCE!



Publiphoto/ B. Carrière

Le Québec est une anomalie en Amérique : le seul territoire où le français constitue la langue principale de la population. Quatre-vingt cinq pour cent des Québécois vivent en français du berceau au tombeau, étudient dans des écoles et des universités d'expression française, travaillent dans des entreprises où le français est la langue principale de communication, votent pour des candidats qui ne leur parlent qu'en français.

Il ne s'agit pas ici d'une minorité analogue à celle, par exemple, des hispanophones à Miami ou à New York. Au Québec, le français n'est pas que la langue d'un groupe, c'est la langue de la société : gouvernement, institutions, commerce, activités culturelles. Si la plupart des Québécois francophones connaissent aussi l'anglais, c'est le français qui est à la source de leur culture et qui irrigue leur vie quotidienne.

Autre caractéristique capitale qui les différencie des autres minorités nord-américaines : les cinq millions de francophones du Québec, à l'instar du million de francophones qui vivent dans les neuf provinces anglophones du Canada, ont de profondes racines en terre d'Amérique. De fait, exception faite évidemment des Amérindiens et des Inuit, ils descendent des premiers habitants du Canada, et, comme en témoigne l'histoire de Detroit, de Pittsburg ou des rives du Mississippi, leurs ancêtres ont été parmi les premiers découvreurs de l'Amérique. Si, en 1757, Louis XV n'avait pas cédé la Nouvelle-France à l'Angleterre, qui dit que l'Amérique du Nord ne serait pas aujourd'hui un continent francophone?

La culture canadienne-française a donc été marquée par deux pulsions contradictoires : d'une part, la nostalgie de l'espace perdu et la persistance d'un désir de conquête dépassant les frontières du pays; d'autre part, la méfiance

engendrée par le repli progressif sur un territoire de plus en plus réduit — aujourd'hui le Québec, seul foyer possible de la francophonie en Amérique parce que c'est le seul endroit où les francophones sont majoritaires — et la crainte de l'assimilation, toujours présente sous une forme ou une autre.

Au Canada anglais, plusieurs estiment que le concept de l'espace — l'espace nordique en particulier — est à la source de l'inspiration artistique et littéraire. Au Québec, cette dimension semble inexistante. Les principaux mythes qui ont longtemps alimenté les créateurs francophones étaient plus concrets, plus immédiats : la terre, la communauté, la famille, la dialectique entre le désir de fuir un univers étriqué et la peur de l'exil.

Concentrés dans l'agriculture, le petit commerce et les professions libérales, les Canadiens français restaient à l'écart du monde des affaires,

Scènes du *Déclin de l'empire américain* — une œuvre qui a connu un immense succès en salles, tant au Canada qu'à l'étranger.

et le seul lieu de pouvoir qu'ils avaient investi, à cause de leur poids démographique et aussi par une sorte d'atavisme qui n'est pas sans rappeler celui des Irlandais aux États-Unis, était celui de la politique.

Ce mythe de la terre, faut-il dire, était considérablement surfaît par rapport à la réalité (seule une minorité de Québécois gagnait sa vie sur la ferme, et de fait, le Québec compte peu de bonnes terres agricoles), mais il était systématiquement encouragé par l'Église catholique, qui fut longtemps l'unique maître à penser de cette communauté homogène et repliée sur elle-même. La ville et l'usine étant vues comme des lieux de perte et d'assimilation, l'Église allait encourager les